

Images d'une héroïne : de la réalité aux mythes

par Jean-Marie Maumy

Les *Cahiers Robert Margerit* deviendraient-ils un lieu d'échanges interactifs ? Ce serait pour nous tous un très grand plaisir. Après avoir médité sur les rapports entre Sagan et Margerit (*Cahier* n°IX) Jean-Marie Maumy - qui est né à Thias et a connu Robert Margerit, son proche voisin dans le village - s'intéresse ici, dans le roman *Par un été torride*, à la riche personnalité de Geneviève Bléhault, et à la vision que peut en avoir Lucien Rex. Notons d'abord que l'opposition entre ces deux personnages est bien au centre du roman, comme l'auteur lui-même l'a expliqué dans *La Malaquaise* (*Cahier* n°VII, p.p. 26-27). Mais soulignons surtout la belle érudition de Jean-Marie Maumy. Grâce à ses lectures étendues, il peut donner au texte un arrière-plan culturel qui lui convient fort bien : Margerit aussi avait beaucoup lu.

J.V.

L'ŒUVRE romanesque de Robert Margerit peut se définir, en partie par « ...une attention presque exclusive portée aux relations amoureuses et une adoration perpétuelle de la femme, dans sa grâce juvénile ou sa somptueuse maturité »¹. Ces deux derniers termes : somptueuse maturité, synthétisent bien le personnage féminin principal qui connaîtra une fin tragique dans le roman *Par un été torride*, - intitulé d'abord *Le venin* -².

1. Jean Vergnaud, la vie littéraire, *Cahiers Robert Margerit*, tome VII, année 2003, page 9.

2. Robert Margerit, *Par un été torride*, éditions Gallimard, 1950 références pagination.

Geneviève Bléhault, puisqu'il s'agit d'elle : « ...Avait été initiée très jeune aux jeux qui se pratiquent, plus ou moins en secret, dans tous les pensionnats du monde... Son adolescence lui revient en une bouffée. Une cour ensoleillée, pleine de mouvements, de robes et de cheveux. L'étude du soir... Le dortoir jamais tout à fait silencieux. Rêves. Soupirs... Et parfois une ombre blanche change furtivement de lit. Amitié. « Flammes ». La petite Gaby douce comme un duvet... » (pages 53 et 54).

L'éducation donnée aux filles dans les couvents et les pensionnats ne manque pas d'anecdotes édifiantes sur les maisons pour demoiselles. Leur procès a été un lieu commun depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours, en passant par Balzac et Mauriac. Elles passaient pour de discrètes écoles de corruption. « Une fille sortira peut-être vierge de sa pension ; chaste, non » écrit Balzac qui plus loin parle de « ...friandises virginales, lutineries prématurées, jeux de colombe, tâtonnements de volupté... ». D'autant moins chaste que la pension sera dans une ville, car il est admis, depuis Jean-Jacques Rousseau, que la vertu peut se cultiver seulement à la campagne et que les villes sont habitées par le diable. « Satan seul a pu imaginer une pension de demoiselles au milieu d'une grande ville ! »³ Amitiés, amitiés amoureuses féminines ; Jules Renard écrit avec malice dans son *Journal* : « L'amitié est un oiseau d'amour qui a la queue coupée ».

Dans sa jeunesse, Geneviève Bléhault fut une femme libérée sexuellement. « Des souvenirs vifs, ardents, lui revenaient. Ils n'étaient rien moins que chastes, ces souvenirs de jeune fille, mais elle les trouvait jolis. Pour elle, ils étaient purs. C'est qu'elle n'appartenait pas à la race d'Adam. Pas de péché originel dans son hérédité. Elle était essentiellement étrangère à cette humanité pâle et

3. Honoré de Balzac, *Physiologie du mariage*, chapitre VI : *Des pensionnats*, pages 94 et suivantes ; éditions Garnier Flammarion.

rongée de son propre venin, sur laquelle le dieu douloureux des chrétiens étend ses mains percées de clous... » (page 22).

Maintenant Geneviève est mariée, mère de famille rangée, embourgeoisée socialement. Sans remords, sans regrets, et sans états d'âme, elle veut conserver une totale liberté affective et sensuelle. Mais elle va être confrontée avec Lucien Rex. Elle forme avec celui-ci une sorte de couple infernal dans lequel l'élément féminin serait le pôle positif (positivant) et l'élément masculin le pôle négatif (négativant). Dans ce duo oxymorique, il est difficile de parler de l'un, sans aborder aussi l'autre, qui est son antithèse.

Lucien Rex est le monstre royal du roman qui commence et finit avec lui. C'est un personnage instable et contradictoire, digne sujet d'une analyse freudienne, d'un rigorisme religieux borné et pointilleux à relents de fanatisme, incarnant jusqu'à la caricature un conformisme à la lettre et non à l'esprit des Évangiles. Vierge à quarante ans, il est très épris et découvre, concrètement incarné par la belle Geneviève - force tranquille, épanouie, équilibrée par sa sensualité - un monde inconnu peuplé d'horreurs intolérables que la morale de son Dieu condamne (inceste, adultère, homosexualité). Il s'indigne, mais il est amoureux, il est déconcerté ; il se pose des interrogations morales et métaphysiques, sources, entre autres, de ses tourments, tragiques certes, mais qui ressemblent aussi, parfois, à ceux du jeune Roland Bléhault, adolescent travaillé par les émois d'une puberté exigeante.

Page 119, c'est Lucien Rex qui s'exprime : « Elle (Geneviève) n'a peut-être pas d'intention maligne. Pourrie de luxure, incontestablement. Mais d'autre part, elle est bonne et dévouée. Il se peut qu'elle soit pure de cœur, malgré tout. Elle n'a pas été éclairée sur ses erreurs. Son esprit a été faussé au début par cette misérable formation laïque, cet enseignement d'athées qui gangrène tout aujourd'hui. L'Europe sous le signe de la Croix,... ».

Autres réactions de Rex : « C'est Lilith et ses diaboliques séductions ! clamait un prédicateur épouvanté. Mais d'autre part Rex reconnaissait cette suavité. C'était celle qui avait imprégné leur entretien nocturne dans le jardin. Instant de communication spirituelle. Il avait cru entrevoir une Terre déjà promise – et retirée – où la femme n'était pas le traditionnel fourrier du démon, mais l'intermédiaire de la grâce et le lien de l'harmonie. » (page 158).

Après son échec amoureux et son basculement final, dans son délire passionnel et meurtrier, Lucien Rex répète : « C'était Lilith », page 247, « C'était Lilith », page 253. Rex a une bonne connaissance de la Bible ; au cas particulier, il connaît *L'Ancien Testament*.

Qui est donc cette mystérieuse Lilith qui le tourmente et l'obsède en la personne de Geneviève ? Les juifs cabalistiques prétendent la tirer du premier chapitre de la *Genèse* qu'ils expliquent à leur manière. Lilith aurait été, avant Ève, la première femme d'Adam. Elle refusa de se soumettre à la Loi et le quitta. Ce démon femelle, fille de Satan, passait pour ne pas partager la volupté de l'homme. Dans quelques légendes, elle irait jusqu'à se refuser à l'étreinte d'Adam. La tradition des docteurs de l'Église ajoute que tout homme peut connaître, avec Lilith, la mésaventure d'Adam.

Victor Hugo utilisa ces traditions dans *La fin de Satan*. Pour expliquer la corruption de l'humanité avant le déluge, il dota Satan d'une fille, Isis-Lilith. Anatole France reprit cette légende préadamique sous forme d'une courte nouvelle *La fille de Lilith*, dont l'atmosphère est dramatique et mystérieuse à souhait. Quel en est le sujet ? Par un temps de neige glacial et sinistre, dans un coin isolé de campagne, mais devant un bon feu de cheminée, au cours d'un entretien confidentiel, le personnage central, Ary, confie à un vieux prêtre sa triste expérience amoureuse

avec Leila, une femme d'origine surnaturelle, venue du fond de la *Genèse* et réincarnée en une femme moderne, belle, élégante, séduisante, parfumée, très étrangement sensuelle mais frigide. Leila rend Ary fou d'un inextinguible amour. Ary en perd toute notion de morale ; il va aussi connaître la jalousie car « ...Leila était absolument dénuée de ce que nous appelons le sens moral... Elle ne se montrait pas méchante ou cruelle. Elle était au contraire douce et pleine de pitié ». Leila n'a pas de religion, elle n'a pas besoin d'en avoir. Comme la fille est le portrait de sa mère lointaine, voici la biographie de Lilith vue par Anatole France dans la nouvelle : « Adam eut une première femme dont la *Bible* ne parle pas, mais que le *Talmud* nous fait connaître. Elle se nommait Lilith. Formée, non d'une de ses côtes, mais de la terre rouge dont lui-même était pétri, elle n'était pas la chair de sa chair. Elle se sépara volontairement de lui. Il vivait encore dans l'innocence quand elle le quitta pour aller en ces régions où les Perses s'établirent de longues années après et qu'habitaient alors des préadamites plus intelligents et plus beaux que les hommes. Elle n'eut donc pas de part à la faute de notre premier père et ne fut point souillée du péché originel. Aussi échappa-t-elle à la malédiction prononcée contre Ève et sa postérité. Elle est exempte de douleur et de mort ; n'ayant point d'âme à sauver, elle est incapable de mérite comme de démerite. Quoi qu'elle fasse, elle ne fait ni bien ni mal. Ses filles, qu'elle eut d'un hymen mystérieux, sont immortelles comme elle et, comme elle, libres de leurs actes et de leurs pensées, puisqu'elles ne peuvent ni gagner ni perdre devant Dieu... »⁴.

Autre forme d'obsession, et seconde femme mythique citée dans le roman : Circé. Page 105, jugement de Rex sur

4. Anatole France, *Balthazar - La fille de Lilith* - éditions NRF Gallimard, bibl. de la Pléiade, tome I, page 616 et suivantes.

Geneviève : « C'était ça qui l'ulcérait : cet épanouissement, ce bonheur insolent, le sien à elle, celui de tous autour d'elle, de tous ceux qu'elle corrompait. Elle en faisait des jouisseurs, des repus. Heureux, oui. Comme des bêtes. Et vils. L'éternelle Circé ».

Voilà Geneviève qualifiée d'éternelle Circé. Ce drôle de paroissien de Rex qui connaît la *Genèse*, a aussi une bonne connaissance de la mythologie grecque, mais il voit le mal partout. Qui est cette Circé ? Odysseus (nom grec d'Ulysse), fit escale dans une première île, l'île d'Aea, le royaume de Circé. La plus belle et la plus dangereuse des magiciennes, Circé transformait en animal tout homme qui l'approchait. Elle transforma en pourceaux les éclaireurs envoyés par Odysseus sauf un, qui prévint Odysseus. Ce dernier partit, seul, secourir ses compagnons. En chemin, il rencontra Hermès, camouflé sous la forme d'un aimable jeune homme. Hermès donna à Odysseus une herbe qui le sauverait des mortels artifices de Circé. Odysseus accepta l'herbe et s'en servit. Tout se passa bien. Quand Circé eut employé pour Odysseus la formule magique qui, jusqu'ici, n'avait connu que le succès, et qu'elle le vit, à sa grande stupeur, demeurer inchangé devant elle, elle fut remplie d'une telle admiration pour cet homme, assez fort pour résister à ses enchantements, qu'elle s'en éprit. Elle était prête dès lors à lui accorder tout ce qu'il demanderait. Elle rendit leur forme humaine à tous ses compagnons. Elle les traita si bien et avec tant de somptueuse générosité, ils se sentaient tellement heureux chez elle, qu'ils laissèrent s'écouler une année entière avant de songer à la quitter. Quand ils jugèrent enfin que le moment du départ avait sonné, elle employa sa science magique en leur faveur.⁵

On peut transposer cette situation dans la tête enfiévrée de Rex, amoureux transi et impuissant de Geneviève, lui se prenant pour Odysseus aimé des dieux, Geneviève étant

⁵ Edith Hamilton, *La mythologie, ses dieux, ses héros, ses légendes* ; éditions Marabout 1978.

Circé, la belle magicienne. Mais, hélas ! comme on le sait, le scénario est bien différent, car Geneviève part pour Lesbos, attirée par les jeux et les caresses de Sapho (la jeune Michèle). Et Rex manque tous ses rendez-vous avec Aphrodite, son embarquement pour Cythère n'aura pas lieu.

C'est Lucien Rex qui, faisant appel à sa culture et à ses références religieuses, invoque Lilith et Circé. Il voit dans ces deux femmes un aspect irréligieux, tentateur et négatif. Mais, en définitive, sur l'ensemble du roman, Lilith et Circé sont bien destinées à compléter la silhouette psychologique de Geneviève par tout ce qu'elles apportent de positif.

Geneviève a une propension au bonheur et à la joie de vivre. Face à cela, des jugements faussés imprègnent le jeune homme tourmenté d'un pessimisme amoureux tragique et fatal. Depuis qu'il connaît Geneviève, c'en est fait de l'innocence et du repos de Rex. « ...Car la femme est un piège adroitement construit : on y est pris dès qu'on l'a flairé. Hélas ! l'attrait délicieux de ces créatures s'exerce de loin plus puissamment encore que de près. Elles inspirent d'autant plus de plaisir qu'elles le consentent moins. De là ce vers d'un poète à l'une d'elle : « Présente, je vous fuis ; absente, je vous trouve ». Aussi voyons-nous que les blandices de l'amour charnel sont plus puissantes sur les solitaires et les religieux que sur les hommes qui vivent dans le siècle ».⁶

Dans ce texte qui pourrait concerner Rex, on reconnaît un vers de la déclaration du vierge Hippolyte à la jeune Aricie dont il est amoureux. (*Phèdre*, acte II, scène 2). Glissons ici un brin de rhétorique : ce vers célèbre se compose d'un double oxymore. *Mais l'oxymore, ah ! l'oxymore*⁷.

6. Anatole France *L'île des pingouins* ; éditions NRF Gallimard, bibl. de la Pléiade, tome IV, page 17.

7. Claire Sénamaud, « Mais l'oxymore, ah ! l'oxymore » ou : « Comment j'ai failli ne jamais lire *Le Dieu nu* » *Cahiers Robert Margerit*, tome VI, année 2002, page 102.

André Maurois écrit aussi : « ...Si l'on remarque que les romans de Boylesve, de Bourget, de France montraient alors, comme l'avait fait jadis Racine, le renforcement de la passion par l'incompréhension réciproque des êtres, on verra que le pessimisme amoureux de Proust était loin d'être isolé... »⁸. André Maurois ne manque pas d'ajouter, avec bon sens et élégance : « Cela ne veut pas dire que ce pessimisme soit justifié... » – pour vous Mesdames –.

8. André Maurois, *À la recherche de Marcel Proust* ; éditions Hachette 1949, page 233.